

## Jeunes nostalgiques et vieux contemporains

Gilles Perron

Numéro 146, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46591ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perron, G. (2007). Compte rendu de [Jeunes nostalgiques et vieux contemporains]. *Québec français*, (146), 96–97.

# Jeunes nostalgiques et vieux contemporains

par Gilles Perron

## *Docteur Tendresse* Daniel Lavoie GSI musique, 2007

Si Daniel Lavoie a souvent, au fil des ans et des albums, écrit des chansons qui resteront dans le répertoire de la chanson québécoise, avec *Docteur Tendresse*, il a certainement produit son meilleur disque depuis longtemps. On écouterait avec plaisir les treize chansons qui le composent, entre ballades et rythmes country-rock, flirtant parfois avec le progressif. Lavoie, qui fait toutes les musiques, a aussi écrit la majorité des textes (neuf), où il se révèle un observateur lucide du monde mais, fidèle à sa manière, l'angoisse y est rarement sans espoir. Le livret nous apprend que la très belle « Sous les cèdres » est inspirée d'un vers de Léo Ferré : « N'oublie pas que le chagrin n'est que le bonheur qui se repose ». Ce vers décrit à merveille aussi bien la chanson que l'attitude qu'adopte Lavoie dans l'ensemble de ses textes. Ainsi « Sauvez » est une énumération de la nature en danger, et en même temps un appel à « Sauve[r] ce qu'il nous reste ». Ce qu'il nous reste à sauver ». Si on en croit Lavoie, « Après la nuit la plus noire ° Le soleil revient toujours » (« Les chats attendent à la porte »). Et même quand il affirme que « dans très longtemps nous le savons ° Il n'y aura plus rien ici » (« Nous passons sur la mer »), il y a une sorte de sérénité qui va avec la conscience de la finitude humaine. Et, évidemment, il y a ce « Docteur Tendresse » qui, sur un rythme enjoué, distribue les caresses et les « baumes anti-chagrins », solution magique à la peur du vide : « Quand la mort te fait trembler ° Et son grand trou noir pour l'éternité ° Y'a plus de Dieu y'a plus d'enfer ° Il ne te reste qu'une chose à faire ° Appelle Docteur Tendresse ». Appelez-le sans tarder : vous ne le regretterez pas.



## *Au bout du rang* Marie-Annick Lépine La Tribu, 2007

Marie-Annick Lépine est peut-être moins connue que les populaires Cowboys fringants auquel elle est associée, mais ce disque signé de son seul nom, comme la quasi-totalité des textes et des musiques, permet de mieux connaître la couleur personnelle de la violoniste. Son disque, *Au bout du rang*, est résolument country, tant dans ses musiques que ses thématiques. Lépine parle de la famille, du village ou du rang, avec toute la nostalgie et parfois la tristesse qui caractérise le genre. L'enfance révolue des jeux au grand air (« La belle époque ») ou le souvenir d'un temps pas si lointain où les enfants étaient plus nombreux (« Dans ma cour »), l'histoire d'une naissance (« Sous observation ») ou celle de toute une vie (« Douce mamie ») sont autant de manières de célébrer la famille et, en même temps, un passé idéalisé. Mais cette nostalgie ne l'empêche pas d'être bien de son temps et, comme le font ses compères des Cowboys fringants, de faire de la critique sociale : on entend toute la tristesse et l'ennui dans « Les mines du Nord » où parfois « ça sent la misère, les soucis », et d'autres fois,

« ça sent le salaire, une vie ». Elle s'indigne devant l'indigence : « Je porte le chagrin ° De tous ceux qui à table ° Auront encore faim » (« L'air de rien ») ou contre la justice de l'argent : « Moi j'ferais le ménage ° Dans cette justice ° Car ce qui m'enrage ° C'est que tu t'en sors si t'es riche » (« Cette justice »). Mais entre nostalgie et révolte, Marie-Annick Lépine semble toujours revenir à l'importance de vivre, pour ne jamais regretter de ne pas l'avoir fait : « Même s'il est dur d'aimer ° Au moins toujours j'essaierai ° Car à la nuit de ma vie ° Je ne veux pas regretter » (« À la nuit »).



### **Les piqûres d'araignée**

**Vincent Delerm**

**Tôt ou tard, 2006**

Le Delerm nouveau est arrivé au Québec au printemps, porté par son succès français automnal. Moi qui avais été séduit par les deux premiers, j'étais gagné d'avance, assuré que si Vincent Delerm ne se renouvelait pas, il reproduirait au moins le même univers au charme suranné avec *Les piqûres d'araignées*. Malheureusement, le charme s'est rompu. Si la mélancolie est toujours au rendez-vous et si les textes de Delerm ont toujours la même finesse, mélange d'images et de noms propres, les musiques sont plutôt navrantes. Sur les disques précédents, la mélancolie s'étendait sans jamais susciter l'ennui. Mais cette fois-ci, les araignées tissent leur toile dans un sorte de pop rétro qui semble être « tendance » depuis quelque temps. Trop sucrées, les mélodies masquent la qualité des textes et les noient dans le sirop. Les quelques bons moments (« Ambroise Paré », « Sépia plein les doigts ») ne suffisent pas à sauver l'ensemble qui, après quelques écoutes, se retrouvera sans doute avec les disques qu'on aurait aimé aimer, et qui resteront dans leur boîtier.

### **Lumière dans le noir**

**Zachary Richard**

**Musicor, 2007**

Avec *Lumière dans le noir*, l'écriture de Zachary Richard retrouve la couleur cajun qu'il avait un peu délaissée au profit d'un français plus « universel » à l'occasion de son grand retour, marqué par l'excellent *Au Cap Enragé* (1996). Mais ce nouvel album du Louisianais est plus convaincant encore, voyageant entre la tradition et la modernité, abordant des questions identitaires ou existentielles, où l'ici finit par rejoindre l'ailleurs.

Écologiste dans « La ballade de DL-8-153 » (les bélugas du Saint-Laurent), révolté dans « Ô, Jésus » (le génocide rwandais), humanitaire dans « La promesse cassée » (avec Francis Cabrel, sur l'ouragan qui a dévasté la Nouvelle-Orléans en 2005, au profit des sinistrés), Richard se fait plus engagé que jamais. Il reprend d'ailleurs sa chanson de 1977 à la gloire de Jackie Vautour, l'exproprié acadien qui, chassé plusieurs fois de sa terre lors de la création du parc Kouchibouguac, au Nouveau-

Brunswick, est revenu vivre dans la parc où sa présence est depuis lors tolérée. Dans d'autres chansons, Richard marque son appropriation de l'imaginaire et du territoire québécois, nommant çà et là le Saint-Laurent, les Trois-Rivières, René Lévesque, ou encore recréant le tragique voyage entrepris par François Paradis pour rejoindre sa Maria (« La ballade de François Paradis »). Du grand Zachary Richard.

### **L'étreinte**

**Philippe B.**

**Proxenet, 2005**

Bien qu'il soit sorti depuis 2005, je ne m'étais pas encore procuré le disque de Philippe B., apprécié par la critique (*La Presse*, *Voir*, *Radio-Canada*, etc.). Après avoir fait partie d'un groupe alternatif (Gwenwed), il a accompagné Pierre Lapointe pour, finalement, lancer son propre album. Une guitare folk et une voix traînante, manière années 1960 (en particulier sur « Les prisonniers du lac Dufault »), constitue la marque de commerce de l'artiste. Et c'est là que je n'arrive pas à apprécier son disque. Il s'en dégage une impression artisanale à l'ancienne, au temps où on croyait que l'authenticité suppléait au manque de talent. Musicalement peu inventif, parfois répétitif (de toute évidence, c'est un procédé), le disque n'est pas convaincant. Rien à faire : la voix mal assurée au souffle court, de Philippe B. ne me convient pas. Ses textes ne sont pas dépourvus d'intérêt, malgré des images parfois convenues. Mais le tout manque de fini et me rappelle les soirées à la plage autour d'un bon feu, alors que le premier guitariste venu pouvait fausser dans le vent sans craindre d'altérer notre plaisir de l'écouter. Ceci dit, Philippe B. semble trouver son public, qui l'apprécie ; tant mieux pour lui.

